



Ces pandémies qui ont tué des empires

C'est la peste qui a anéanti la civilisation antique. Et la variole qui a foudroyé l'Amérique précolombienne. À méditer, face au coronavirus.

Par Michel Gurfinkiel

La Mésopotamie est, entre l'an 4000 avant l'ère chrétienne et l'an 3000, l'un des premiers foyers de la vie urbaine. Des dizaines de cités de plusieurs milliers d'habitants apparaissent alors dans cette région. Ainsi Uruk, l'Erehk biblique: « En - 3200, c'était la plus grande ville du monde, avec 50000 habitants à son apogée », écrit l'historien américain James Scott dans un ouvrage récent, *Against the Grain*. C'était aussi la capitale d'un empire: non seulement les rois d'Uruk dominaient les régions agricoles avoisinantes et des cités secondaires, mais de surcroît ils contrôlaient un vaste réseau d'échanges



« La Peste de Rome », peinture de Jules-Élie Delaunay. Trois épidémies massives au cours de siècles successifs. Elles inspireront de nombreux peintres français durant le XIX^e siècle.

En akkadien, épidémie se dit « mort certaine », « anéantissement ». C'est la rançon quasi automatique de la densité humaine, de l'exposition des humains à un nombre croissant d'espèces animales domestiquées et des échanges commerciaux: autant de circonstances qui permettent aux bactéries et aux virus de se propager, s'hybrider, muter.

Ainsi, nous savons comment la ville de Mari, située sur l'Euphrate, dans l'est de la Syrie actuelle, est tombée en 1761 avant Jésus-Christ. Ses archives (sur tablettes d'argile) décrivent les progrès rapides d'une pandémie: épuisée, dépeuplée, elle tombe aux mains des Babyloniens, pour ne plus jamais se relever en tant qu'entité indépendante.

D'autres pandémies surgissent au début de l'ère chrétienne...

Ce schéma, selon Scott, marque toute « l'histoire longue » de la Mésopotamie antique. Il vaut aussi pour les changements ethniques qui se produisent au sein d'une même civilisation: le remplacement progressif des peuples fondateurs, Sumériens et Élamites, par des Sémites (Akkadiens puis Araméens) et des Indo-Iraniens ou apparentés (Hittites, Mittaniens, Mèdes, Perses), qui leur empruntent leur technologie, leur religion et leur écriture.

Au début de l'ère chrétienne, d'autres pandémies vont abattre une civilisation plus puissante encore: Rome. En quatre cent cinquante ans, de l'an 150 à l'an 600, la population du monde romain chute de 55 à 35 millions d'habitants: de près de 40 %. Anthropologiquement, la chute a été plus abrupte encore, dans la mesure où les populations romaines ou romanisées d'origine ont été en partie remplacées, au fur et à mesure qu'elles disparaissaient, par des immigrants barbares: Germains, Slaves, Arabes, Berbères. Sans soubassement humain cohérent, l'empire d'Oc-

EN QUATRE CENT CINQUANTE ANS, LA POPULATION DU MONDE ROMAIN CHUTE DE PRÈS DE 40 %...

cident disparaît en 476, au profit de royaumes germaniques. Tandis que l'empire d'Orient, devenu néogrec ou byzantin, est en parti supplanté par les Arabes au VII^e siècle.

Cette implosion démographique a été provoquée par une série de pandémies. L'expansion romaine a en effet provoqué un nouvel « effet Uruk »: le brassage des hommes, des animaux et de leurs maladies. Une « peste antonine » venue de la région mésopotamienne — peut-être la variole — se répand dans un Empire romain parvenu à son apogée vers 165 et subsiste à l'état endémique pendant une quinzaine d'années. Les populations n'étant pas immunisées contre cette maladie, la mortalité est particulièrement forte.

Entre 251 et 266, deuxième « peste », dite « d'Aurélien »: à Rome, on fait état de 5 000 décès par jour! Le dépeuplement soudain de la capitale — de plus d'un demi-million d'âmes à 200 000 ou 300 000 — provoque, au début du IV^e siècle, le transfert du gouvernement dans l'ancienne Byzance grecque, rebaptisée Constantinople. La troisième « peste » romaine (542-543), sous Justinien, est la plus meurtrière: elle fait pendant trois mois de 5 000 à 10 000 morts par jour dans l'empire d'Orient, atteint la Gaule en 580 et y reste endémique jusqu'au milieu du VIII^e siècle! Les symptômes décrits par le philosophe Procope correspondent à ceux de la peste bubonique. →

« allant du Caucase au golfe Persique et du plateau iranien à la Méditerranée orientale ».

Mais l'archéologie révèle également qu'Uruk et les autres cités mésopotamiennes sont souvent frappées par des crises graves. La vie urbaine s'effondre, la population diminue brutalement, les empires se disloquent. Ces « collapsus » semblent constituer la règle plutôt que l'exception.

Comment les expliquer? Scott avance diverses hypothèses. Mais « plus nous disposons de sources écrites, plus les références aux maladies infectieuses et aux épidémies se multiplient: tuberculose, typhus, peste bubonique, variole ».

SZ PHOTO/SCHERL/BRIDGEMAN IMAGES



En Mandchourie, en 1911, des soldats chinois équipés d'un masque pour se protéger de la peste. Celle-ci fera 50 000 victimes.

Chacune de ces épidémies suscite un « cycle vicieux », un enchaînement d'effets pervers qui, à leur tour, provoquent de nouveaux effondrements démographiques: le dépeuplement des villes entraîne la disparition d'un personnel artisanal ou industriel capable de maintenir en état les acquis matériels du passé, comme le système routier, l'acheminement de l'eau potable sur de longues distances, l'irrigation; le dépeuplement des campagnes entraîne une réduction de la main-d'œuvre agricole et donc de la production elle-même; la diminution des ressources alimentaires entraîne une plus grande vulnérabilité devant les nouvelles attaques de la maladie ou une émigration vers des régions restées prospères, qui a pour effet pervers d'y introduire les maladies dont celles-ci étaient jusque-là préservées...

Il faut mille ans à l'Europe pour retrouver dans un nouveau cadre culturel — la chrétienté — le niveau du Haut Empire romain. C'est alors que la peste bubonique revient, contrecoup d'un Empire mongol qui a unifié la plus grande partie de l'Eurasie, de la Chine à la Pologne. Sous le nom de Peste noire, la pandémie naît en Chine vers 1330, atteint Constantinople puis la Sicile en 1347 et ravage l'Europe jusqu'en 1351.

Au total, elle tue près du cinquième de la population mondiale et 25 % de la population européenne, avec des

pointes à 70 % dans certaines régions. Mais, compte tenu de sa brièveté relative, elle n'a pas les mêmes conséquences que les pestes romaines: la transmission des savoirs reste assurée. Si bien qu'en un siècle à peine, l'Europe est en mesure d'effectuer trois révolutions technologiques — les armes à feu, l'imprimerie et la navigation en haute mer — qui vont assurer sa domination sur l'ensemble de la planète.

D'où, à nouveau, "l'effet Uruk". En 1492, quelques milliers d'Espagnols atteignent l'"hémisphère occidental". Les voici en contact avec le Mexique en 1518, puis avec le Pérou en 1532. Ces pays sont beaucoup plus peuplés que la péninsule Ibérique: 30 millions d'habitants dans l'espace mexicain et une vingtaine de millions dans l'espace andin, contre 6,5 millions en Espagne et 1,3 million au Portugal.

Ils ont même atteint, dans les conditions qui sont les leurs, un haut niveau de développement. Bref, ils pourraient

**APRÈS LA VARIOLE,
TOUTES LES MALADIES
EUROPÉENNES
DÉFERLENT
SUR LE MONDE
AMÉRINDIEN.**

résister à une invasion: c'est ce qui se passe initialement au Mexique, où Hernán Cortés et sa troupe sont chassés de Tenochtitlán (l'actuel Mexico) en 1520.

Mais l'hémisphère occidental forme alors un isolat génétique et épidémiologique: il n'a jamais été atteint par les maladies endémiques en Europe, en Asie et en Afrique et ses populations n'ont donc développé aucune immunité contre elles. En 1521, quand les Espagnols tentent de reprendre Tenochtitlán, ils apportent la variole. Maladie sérieuse pour les Européens, elle est mortelle pour les Méso-Américains. Le Mexique n'est pas vaincu: il se désintègre littéralement.

Même scénario au Pérou, onze ans plus tard, à ceci près que la variole a précédé l'arrivée de Francisco Pizarro et de son minuscule bataillon: moins de 200 hommes. Venue du sud du Mexique vers 1525, la maladie ravage et désorganise en effet l'Empire inca, provoquant notamment une guerre civile: quand l'empereur Atahualpa rencontre Pizarro à Cajamarca, dans le nord du Pérou actuel, il vient de remporter des victoires décisives contre son demi-frère Huáscar; mais son armée, qui compte 80 000 hommes, a été en partie contaminée et ne sera plus en mesure de se battre efficacement. Les plus valides préfèrent battre en retraite: retranchés dans les hauts plateaux, ils poursuivront la résistance pendant un demi-siècle.

Après la variole, toutes les maladies européennes déferlent sur le monde amérindien: grippe, rougeole, typhus, peste... Elles déciment des populations qui ont déjà fondu de moitié et perdu tous leurs cadres politiques ou culturels. Le pire est atteint au début du XVII^e siècle, quand la population du Mexique tombe à moins de 3 millions d'habitants et celle du Pérou à moins de 2 millions. Il est vrai que les Amériques se sont vengées, entre-temps, en exportant leurs propres maladies vers l'Ancien Monde: à commencer par une forme de syphilis appelée à devenir virulente. ●